

29 juillet 2018 (17^e dimanche ordinaire B.)

Cet évangile des pains multipliés, comment allons-nous l'accueillir ?

On peut être sensible à l'aspect spectaculaire : cinq mille personnes nourries par Jésus à partir des 5 pains et des 2 poissons apportés par un jeune garçon.

On peut être gêné aussi par le côté extraordinaire de cette action de Jésus : d'ailleurs certains ont prétendu l'expliquer et la rendre croyable en la réduisant à une séance de travaux pratiques sur le partage : sollicités par Jésus et les apôtres, les gens auraient tellement bien mis en commun ce qu'ils avaient et seraient allés si loin dans le partage que chacun au final a pu recevoir ce qu'il lui fallait.

Reconnaissons que ce genre d'explication n'explique pas grand-chose et qu'elle ne s'accorde pas avec l'embarras des apôtres et la précision donnée sur les cinq pains et les deux poissons.

Il semble clair que Jésus veut donner un signe, un signe qui dira quelque chose de ce qu'il est lui-même et ce qu'il vient apporter aux hommes, un signe qu'on ne peut accueillir que dans la foi et qui n'aura aucune prise sur ceux qui n'ont pas envie de croire en Jésus : la suite du texte que nous entendrons ces prochains dimanches montrera comment la plupart de ceux qui ont vu le signe et qui ont mangé le pain finissent par se détourner de Jésus.

Alors, je vous propose de nous arrêter sur ce qui est le plus souligné dans le texte : la disproportion entre l'énormité des besoins et la modestie de la réponse donnée. Les besoins sont ceux d'une foule de 5000 personnes qui ont faim de pain bien-sûr, mais qui sont affamés aussi de bonheur et de vérité : ils ont suivi Jésus dans cet endroit désert parce qu'ils l'ont vu guérir les malades et parce qu'ils l'ont entendu parler du Règne de Dieu tout proche.

La réponse à ces besoins, c'est celle que propose Jésus : il demande qu'on lui fasse confiance, il demande qu'on lui apporte la nourriture disponible, les 5 pains et les 2 poissons, il rend grâce à Dieu son Père dont il sait qu'il est capable d'apaiser toutes les faims des hommes et il fait distribuer les pains par ses disciples jusqu'à ce que tous soient rassasiés.

On remarque le même contraste dans la 1^{ère} lecture entre l'étendue des besoins : 100 personnes qui ont faim et ce dont dispose le prophète Elisée pour les nourrir : seulement 20 pains d'orge et du grain frais dans un sac.

Dans les deux récits, le doute s'exprime : « Comment donner cela à 100 personnes ? » dit le serviteur d'Elisée ; « le salaire de deux cent journées ne suffirait pas pour que chacun reçoive un peu de pain », c'est ce que répond Philippe quand Jésus a l'air de se demander où on pourrait acheter du pain pour nourrir une telle foule.

Il me semble que ces deux récits nous renvoient deux questions fortes : **croions-nous que Dieu aime agir avec des moyens faibles et dans la discrétion ? Croions-nous aussi que Dieu a besoin de notre foi pour agir et pour triompher des obstacles ?**

Par rapport à la 1^{ère} question, sans doute que nous ne sommes pas très à l'aise : nous aimerions, en quelque sorte, que Dieu nous force la main, qu'il s'impose à nous, qu'il nous sauve malgré nous. Notre prière elle-même est parfois contaminée par une sorte de désir de mettre Dieu à notre service et par une impatience quant à la réponse attendue. A cet égard, Jésus nous renvoie à ce qu'il nous a enseigné dans le Notre Père : nous devons prier pour nous ajuster à la volonté du Père qui est une volonté d'amour ; la prière de demande n'est pas interdite, nous sommes invités à demander le pain de ce jour, le pain qui permet à nos corps de vivre et le pain de la Parole qui nourrit notre relation avec le Seigneur et nos relations fraternelles ; nous avons le droit aussi de crier pour être délivrés du mal.

Aussitôt après nous avoir confié les paroles du Notre Père, Jésus ajoute que le Père ne manquera jamais de nous donner son Esprit. Nous avons donc à nous ouvrir à ce don de l'Esprit qui agit en nous dans la douceur et le respect de ce que nous sommes et qui nous permet de résister à l'épreuve, d'espérer, de servir et de nous donner à nos frères.

La deuxième question à nous poser concerne notre foi en la personne de Jésus. Sans la foi, les signes reçus ne servent à rien. Dimanche prochain, nous entendrons comment la foule qui a été rassasiée court après Jésus pour des raisons très terre à terre : continuer à se faire nourrir gratuitement et se mettre sous l'autorité d'un chef qui garantirait une vie facile à son peuple. En contraste, la 2^{ème} lecture nous montrait avec saint Paul quelqu'un qui a été transformé par le signe reçu et qui continue à mettre sa foi en Jésus. Paul est pourtant en prison quand il écrit aux chrétiens de la ville d'Ephèse : pour lui, l'évangile du Christ ne s'imposera pas par la force ; ce que Paul appelle la vocation des chrétiens, c'est-à-dire ce à quoi le Seigneur les appelle, c'est la pratique de l'humilité, de la douceur et de la patience ; l'apôtre insiste en même temps sur l'espérance qui doit les animer ; espérer, c'est croire que l'amour que nous porte l'unique Seigneur triomphera un jour de tous les obstacles.

Notre espérance, elle se nourrit de dimanche en dimanche avec le partage du pain de l'eucharistie : là aussi, le contraste est grand entre les moyens employés et les effets attendus : seulement un peu de pain et un peu de vin, mais ce pain et le vin sont le corps et le sang du Seigneur ressuscité ; s'ils sont reçus dans la foi, ils ont le pouvoir de multiplier en nous ce qui va dans le sens de l'amour de Dieu ; Nous venons avec nos fragilités, nos limites, nos désirs de bien faire et notre peur de ne pas y arriver ; le Seigneur nous accueille tels que nous sommes ; mais son amour a la capacité de nous étonner, de nous transformer et de nous rassasier si nous nous laissons faire. C'est ce que nous lui demanderons pendant cette messe, nous saurons lui parler de ce qui en nous a besoin d'être fortifié et multiplié. Amen.

P. Edmond BILLARD